Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

9 | 1997

Émile Benveniste. Vingt ans après

Histoire, discours : retour sur quelques difficultés de lecture

Michel Arrivé

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/linx/1028>

DOI : 10.4000/linx.1028

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 1997

Pagination : 159-168

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Michel Arrivé, « Histoire, discours : retour sur quelques difficultés de lecture », *Linx* [En ligne], 9 | 1997, mis en ligne le 05 juillet 2012, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1028> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.1028>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Histoire, discours : retour sur quelques difficultés de lecture

Michel Arrivé

- 1 L'article de Benveniste sur « Les relations de temps dans le verbe français » (1959¹, 1966) est, à n'en pas douter, l'un de ceux qui ont pris le plus d'importance non seulement dans le champ de la linguistique mais encore dans celui des études littéraires. La célèbre distinction entre les deux « plans d'énonciation » que sont le *discours* et l'*histoire* (celle-ci est souvent rebaptisée *récit* par les commentateurs et utilisateurs²) est passée dans la pratique quotidienne de très nombreux enseignants, linguistes et peut-être plus encore littéraires. Au point qu'il faut souvent en venir à mettre en garde les étudiants, par exemple au niveau de l'agrégation, contre une utilisation trop constante et trop simpliste de la distinction. On sait par ailleurs qu'elle a souvent donné lieu, sur le plan scientifique, à des critiques plus ou moins virulentes. Je pense notamment — sans les mettre sur le même plan — à celles de Weinrich dans *Le Temps* (1973) et à celles de Cervoni dans son petit ouvrage sur *L'énonciation* (1987).
- 2 C'est un fait que l'article de Benveniste, en dépit d'une transparence apparente absolue, pose de nombreuses difficultés. Pour introduire le problème, j'en signalerai une : le caractère *catégorique*, absolument *tranchant* de la distinction entre l'*histoire* et le *discours*. L'énonciation comporte deux « plans », et deux plans seulement. Tout ce qui n'est pas histoire est discours, tout ce qui n'est pas discours est histoire — sur le modèle de la prose et des vers dans le *Bourgeois gentilhomme* (et ailleurs...). Ici, je ne cite pas, je commente, mais d'une façon, je crois, fidèle. En effet, Benveniste écrit, après avoir défini le plan *historique* de l'énonciation :
« Nous avons, par contraste, situé d'avance le plan du discours » (1966, p. 241).
- 3 On ne saurait mieux formuler l'idée que l'*histoire* et le *discours* se définissent par leur opposition réciproque, de façon absolument tranchée. Certains commentateurs, comme Cervoni (1987, p. 53-54), font de ce caractère catégorique de l'opposition un objet de critique. Il y aurait lieu de s'interroger sur les fondements théoriques d'une critique de ce genre : est-il évident qu'une distinction est discutable parce qu'elle est tranchante ? Je me contenterai de poser le problème. Non toutefois sans ajouter que la distinction,

effectivement dépourvue de « sous-systèmes intermédiaires », n'a cependant pas pour effet de répartir les réalisations linguistiques — les *discours*, en quelque sorte, puisque le mot, chacun l'a remarqué, a deux sens chez Benveniste — en deux classes absolument étanches. Benveniste en effet prévoit de façon absolument explicite deux types de relations entre les deux plans d'énonciation de l'histoire et du discours :

1. Le premier type est décrit par une phrase d'une brièveté lapidaire : « Dans la pratique, on passe de l'un à l'autre [comprendre : de l'un des deux plans à l'autre] instantanément » (p. 242). C'est cette « instantanéité » du passage de l'un à l'autre qui en explique la facilité et, par là, rend compte du fait qu'il est, somme toute, assez rare qu'un texte relève longuement et continûment du discours ou de l'histoire. Benveniste fait allusion, très brièvement (p. 244), au texte de *L'étranger* de Camus. On se souvient que, de façon délibérée, Camus a pris le parti de rester constamment dans le registre du discours : on sait l'effet insolite — la présence constante du sujet d'énonciation — qui est ainsi produit. On sait aussi que Camus n'a pas réussi à tenir le pari du passé composé de façon absolument constante : il a laissé échapper quelques passés simples³, traces incontestables d'énonciation historique. Quelle meilleure preuve de l'instantanéité du passage d'un registre énonciatif à l'autre ? — S'il est possible, à ce sujet, de formuler une critique à l'égard de Benveniste, c'est tout au plus d'avoir traité ce problème important en une ligne, susceptible de passer inaperçue à un lecteur trop rapide.
2. Le second type de relation entre *histoire* et *discours* n'est autre que celui du discours dans l'histoire, c'est-à-dire la problématique du discours indirect :
« L'énonciation historique et celle du discours peuvent se conjoindre en un troisième type d'énonciation, où le discours est rapporté en termes d'événements et transposé sur le plan historique » (p. 242).
- 4 On le voit : si la coupure théorique entre les deux concepts d'*histoire* et de *discours* est totale, elle n'a pas pour conséquence la constitution de deux types de textes étanches. Le passage constant entre les deux registres est un caractère dominant du langage. Et toute la problématique du discours indirect repose sur la combinaison des deux plans d'énonciation.
- 5 J'indique maintenant, après cette brève allusion introductive au problème dans sa généralité, les trois points sur lesquels va porter mon intervention. Je les traiterai par ordre d'importance à mes yeux croissante — quoiqu'aucun d'eux ne soit mineur. Mais ils n'ont, à des degrés divers, été traités par Benveniste que de façon implicite, et ont pu, de ce fait, passer plus ou moins inaperçus :
 1. Le problème posé par le « présent historique » ;
 2. Le problème posé par l'intégration de l'« aoriste » — le passé simple — aux formes de non-accompli ;
 3. Enfin, le problème de la portée de la distinction entre les deux concepts d'*histoire* et de *discours* : est-elle valide seulement pour le français, comme semble l'annoncer le titre même de l'article ? A-t-elle, au contraire, une portée plus générale, voire universelle ?

Le problème du présent historique

- 6 Dans l'article, Benveniste consacre au présent historique une note de caractère prétéritif, au sens le plus littéral du terme. Elle n'est toutefois pas inintéressante, et je la citerai dans quelques instants. Dans l'ensemble des deux volumes des *Problèmes de linguistique générale*, il est très souvent question du présent, pour une raison évidente : il constitue le pivot de

la temporalité linguistique telle que la conçoit Benveniste. Il convient ici de citer l'un des passages les plus explicites :

« Le repère temporel du présent ne peut être qu'intérieur au discours. Le Dictionnaire général définit le “présent” comme “le temps du verbe qui exprime le temps où l'on est”. Mais prenons-y garde, il n'y a pas d'autre critère ni d'autre expression pour indiquer “le temps où l'on est” que de le prendre comme “le temps où l'on parle”. C'est le moment éternellement “présent”, quoique ne se rapportant jamais aux mêmes événements d'une chronologie “objective”, parce qu'il est déterminé pour chaque locuteur par chacune des instances de discours qui s'y rapporte. Le temps linguistique est sui-référentiel. En dernière analyse la temporalité humaine avec tout son appareil linguistique dévoile la subjectivité inhérente à l'exercice même du langage » (1966, p. 262-263 ; l'article — « De la subjectivité dans le langage » — date de 1958⁴).

- 7 Du présent en général il est donc question chez Benveniste de façon fréquente et abondante (voir aussi, notamment, 1974, p. 83-84⁵). Mais, si j'ai lu de façon exhaustive et suffisamment attentive, il n'est *jamais* question du présent historique, tout juste nommé en 1974⁶, p. 181. Comment s'explique ce silence ? C'est la question, apparemment anodine, que je me suis posée.
- 8 Une première réponse vient à l'esprit. C'est que le présent historique constitue un contre-exemple à la théorie benvenistienne du présent. Si le présent marque bien la coïncidence entre « l'événement décrit » et « l'instance de discours qui le décrit », le présent historique constitue une infraction inexplicable à cette coïncidence. Les critiques de Benveniste se sont évidemment précipités dans cette brèche : par exemple Cervoni (1987, p. 41), qui, dans la suite de Serbat, retient spécifiquement le présent historique comme argument anti-benvenisien et pro-serbatique — la théorie de Serbat consistant à poser le présent comme intemporel. Le silence de Benveniste aurait donc pour fonction d'occulter un contre-exemple à sa théorie du présent.
- 9 Il va de soi que cette interprétation ne tient pas. Pour toute sorte de raisons, dont la principale est la suivante : le présent historique n'est pas le seul contre-exemple apparent à la théorie benvenistienne du présent. A vrai dire, la quasi-totalité des emplois du présent constituent, à première vue, des contre-exemples plus ou moins virulents à la théorie de la coïncidence entre l'acte d'énonciation et l'action décrite. En effet, cette coïncidence est rarement absolue. Elle ne l'est que pour les verbes performatifs à la première personne : *je te promets de venir* réalise sans bavure la coïncidence absolue de l'action d'énoncer et de l'acte énoncé, pour la raison que ces deux opérations se confondent. Benveniste le dit de façon presque explicite (1966, p. 273-274⁷), sans d'ailleurs aller jusqu'à remarquer que le caractère absolu de cette coïncidence temporelle est le plus fort des arguments en faveur de sa théorie du présent. Mais dans tous les autres cas, il y a, à des degrés divers, discordance entre la durée de l'action décrite et celle de l'action d'énoncer. Le passé récent — *j'arrive à l'instant de Caracas* — et le futur proche — *je pars demain pour Paris* ou même *je prends ma retraite dans huit ans* — en donnent des exemples déjà spectaculaires. De ces variétés de présent, longuement énumérées, mais le plus souvent mal commentées dans les grammaires, Benveniste, sauf oubli, ne souffle mot. Parce qu'il lui paraît inutile d'énoncer cette évidence : le présent du locuteur ne se limite pas à un point, ni même au bref segment de temps que nécessite la production matérielle de l'énoncé. Le présent déborde de chaque côté sur ce que le sujet se donne comme encore présent (le passé récent) ou comme déjà présent et/ou inéluctable (le futur proche).

- 10 Reste que le présent historique pose, apparemment, un problème plus ardu : il est impossible de le considérer immédiatement comme contemporain de l'instance d'énonciation. C'est ici qu'il faut en venir à citer la très brève note de Benveniste annoncée plus haut. Pour l'essentiel prétéritive, elle fournit cependant, par sa forme même autant que par son contenu, l'ébauche de l'explication souhaitée :
- « Nous ne parlons pas ici, bien entendu, du “présent historique” des grammaires, qui n'est qu'un artifice de style » (1966, p. 245, note 1).
- 11 L'attitude de Benveniste consiste à renvoyer le présent historique dans les marges de la langue : « il n'est qu'un artifice de style » — et on remarquera à la fois la restriction du *ne...que* et la spécificité du lexème *artifice*, qui indique que le phénomène repose sur une distorsion du fonctionnement normal de la langue. Conformément à l'intention prétéritive qu'il affiche, Benveniste ne consent pas à préciser la nature de cet artifice. Est-il possible d'essayer de mettre nos pas dans les siens ? Pour ma part j'ai désigné cet artifice — d'une façon qui n'est d'ailleurs pas vraiment originale — comme une « métaphore énonciative », en redonnant au mot *métaphore* son sens étymologique. C'est la totalité de l'instance énonciative qui est, par artifice, déplacée, métaphorisée vers le passé, avec l'ensemble de ses données actantielles, temporelles et spatiales. D'où l'effet incontestable de présentification du passé qui est obtenu. On aura compris que je ne partage absolument pas les vues de Cervoni sur ce point. Il en vient en effet à tenir compte de la fréquence du présent historique dans certains textes pour prétendre « qu'il devient difficile de le considérer comme une distorsion à effet stylistique de la valeur fondamentale de la forme » (1987, p. 41). C'est conférer aux données de fréquence une portée qu'elles n'ont pas : là encore vieux problème que je me contenterai d'avoir évoqué⁸. Et s'il reste possible de faire un léger reproche à la formulation de Benveniste, c'est peut-être de noter son caractère un peu cavalier : il ne juge pas nécessaire d'expliciter ce qui lui paraît aller de soi.

Le problème de l'aoriste comme forme de non-accompli

- 12 Ce second problème est un peu plus ardu. A ma connaissance, il est passé pour l'essentiel inaperçu. On se souvient que dans l'article il est d'abord question de l'opposition entre l'histoire et le discours. L'auteur en vient ensuite à la seconde réflexion qui, croisée avec la première, va lui permettre d'éclairer le système des temps du français : il s'agit de décrire « la relation entre temps simples et temps composés » (p. 245). L'hypothèse de Benveniste est double, car les formes composées s'opposent aux formes simples sur deux plans :
1. D'une part, elles sont des formes de « parfait » — nom benvenistien de l'accompli — par rapport aux formes de non accompli que sont les temps simples (p. 246).
 2. D'autre part les temps composés indiquent l'antériorité (p. 246).
- 13 Du second point je me contenterai de souligner à la fois l'intérêt, l'originalité et la difficulté. Benveniste en effet introduit — peut-être, une fois de plus, un peu rapidement — le concept difficile d'« antériorité intra-linguistique », « notion propre à la langue, originale au plus haut point, sans équivalent dans le temps de l'univers physique » (p. 247). Ce qui me retiendra aujourd'hui, c'est la première opposition. L'affectation des temps simples à la catégorie du non-accompli implique en effet de façon immédiate que

l'aoriste — nom benvenistien du passé simple — soit rangé du côté du non-accompli, au même titre que le présent, l'imparfait et le futur : c'est ce qui s'observe dans le tableau de la page 246. Au premier abord, cela peut étonner. Si le présent, l'imparfait et le futur sont sans hésitation considérés comme relevant du non accompli, il n'en va pas de même pour le passé simple. A vrai dire, les grammaires, sur ce point, sont fréquemment prudentes, voire totalement silencieuses. Quand elles prennent position, elles le font de façon indirecte, en disant, ou laissant entendre que le passé simple a la même valeur aspectuelle que le passé composé, c'est-à-dire l'accompli. Il faut bien avouer que cette analyse semble confirmée par les faits, en tout cas par certains d'entre eux. Pour prendre un exemple célèbre, *la marquise sortit à cinq heures* semble bien être l'équivalent exact, du point de vue temporel et du point de vue aspectuel, de *la marquise est sortie à cinq heures* : indépendamment de la position énonciative du sujet, le référent visé par ces deux énoncés est le même. Le second relève de l'accompli : il en va donc de même du premier.

- 14 Benveniste lui-même semble bien confirmer cette analyse : en effet, il se donne comme point de départ de sa réflexion la « redondance » — c'est son mot — du système pour l'expression du passé. De l'interprétation traditionnelle qui donne *il a fait* et *il fit* comme « deux variantes de la même forme » il ne récusé que l'explication historique qui en est donnée. Serait-ce donc qu'à ce moment de sa réflexion il considère le passé simple comme relevant de l'accompli, en contradiction patente avec ce qu'il se dispose à écrire quelques pages plus bas ?
- 15 Il n'en est rien. Il faut en effet comprendre que le statut de « variantes » réciproques du passé simple et du passé composé ne s'observe que dans le cas où le passé composé devient « l'aoriste du discours » et, de ce fait, prend — d'une façon incontestablement paradoxale — le statut d'une « forme simple » (p. 249). Pour fixer les idées, c'est le cas de *L'Étranger* de Camus : de façon à peu près continue, le passé composé se substitue au passé simple attendu (et parfois réalisé par inadvertance, voir la note 3). Il prend de ce fait la valeur temporelle de passé du discours. Passé au statut de forme simple, il prend donc les valeurs non seulement temporelles mais aussi aspectuelles de l'aoriste, sa variante : ce n'est pas, ici, l'aoriste qui se calque sur le passé composé, mais le passé composé qui se modèle sur l'aoriste. Il n'y a donc pas de contradiction interne au sein de la réflexion de Benveniste.
- 16 Sauvée de l'accusation majeure de l'autocontradiction, la réflexion de Benveniste reste toutefois soupçonnée d'un autre vice, à peine moins grave : celui de non-pertinence à l'égard du donné linguistique. Car il faut bien avouer que l'affectation du passé simple — ou de certains de ses emplois — à la valeur aspectuelle de non accompli a quelque chose, au premier abord, de fortement paradoxal. Point, à ce qu'il semble, de non accompli dans *La marquise sortit à cinq heures*. Benveniste passe sous silence cette authentique difficulté : comment rendre compte de l'effet d'accompli que produisent fréquemment les emplois du passé simple, en dépit de la morphologie, qui les situe du côté du non accompli ? Je me contenterai ici d'une suggestion. Si le passé simple est souvent interprété comme un accompli, ce n'est que l'effet second de sa valeur limitative. Quand cette valeur limitative affecte un verbe perfectif, elle fait nécessairement apparaître l'effet de sens d'accompli. Je reprends l'exemple de la marquise. Le verbe *sortir* est, dans mon jargon, perfectif. Benveniste, qui jargonne peu, décrit ces verbes comme ceux « dont la réalité coïncide avec leur réalisation, et qui ne peuvent se poursuivre sans se nier » (1974⁹, p. 181) : en somme, on ne peut pas continuer à *sortir* une fois qu'on *est sorti*, alors que rien n'empêche de continuer à *marcher* même si on a *déjà marché*. Quant un verbe perfectif est au passé

simple, la limitativité affecte ses deux limites temporelles. C'est ce qui produit l'effet de sens d'accompli, observé par exemple dans *la marquise sortit à cinq heures* : comment un procès donné comme limité pourrait-il être compris comme non accompli ? Mais lorsque le passé simple affecte un verbe imperfectif, l'aspect limitatif ne prend en compte que la première borne temporelle du procès. La seconde est négligée, ce qui laisse apparaître l'effet de sens de non accompli du passé simple. Un exemple célèbre est donné par la traduction de la parole biblique *et la lumière fut*, qui est de l'ordre du non accompli. C'est la même combinatoire aspectuelle qui explique la compatibilité du passé simple avec *encore* — qui, lorsqu'il marque la poursuite du procès, explicite son aspect non accompli : *il marcha encore* — et sa non-compatibilité avec *déjà* : **il marcha déjà*¹⁰. On aura remarqué qu'à la différence du passé simple le passé composé est parfaitement compatible avec *déjà* (*il a déjà marché*) et que sa combinaison avec *encore* fournit un inventaire d'interprétations différent de celui qu'offre le passé simple.

- 17 Concluons : conformément à ce qu'indique sa morphologie, le passé justement dit simple a une valeur de non accompli. C'est une autre composante de sa valeur aspectuelle — la limitativité — qui lui confère, dans le cas des verbes perfectifs, les apparences de l'accompli.

Une distinction universelle ?

- 18 A première lecture, il semble bien que la distinction de l'histoire et du discours vise de façon exclusive le système français. C'est en tout cas ce qu'annonce la lettre même du titre de l'article. Si j'ai bien lu, aucun exemple d'une langue autre que le français n'est cité. C'est un phénomène rare chez Benveniste, qui convoque généralement un grand nombre de langues (114 en tout, selon le dénombrement opéré ici-même par Sungdo Kim !). Comme on l'a rappelé tout à l'heure, c'est en outre une spécificité du système français — l'« équivalence » de *il fit* et de *il a fait* — qui constitue le point de départ de la réflexion.
- 19 Est-ce à dire que l'ensemble de la théorie est élaboré en vue de la seule langue française ? C'est un pas que n'hésite pas à franchir Harald Weinrich, non toutefois sans s'entourer de quelques précautions :
- « Il [Benveniste] me paraît avoir échafaudé toute sa théorie du temps dans le but essentiel d'expliquer la disparition du Passé simple dans le français parlé et, aux première et deuxième personnes, dans le français écrit » (1973, p. 62).
- 20 Cette hypothèse me paraît mal fondée. La prise en compte spécifique du français est évidemment incontestable. Mais elle peut être envisagée d'un double point de vue. Du point de vue heuristique, elle est l'élément déclencheur de l'analyse. Du point de vue proprement théorique, elle n'est que la retombée, sur une langue particulière, d'une théorie de portée universelle.
- 21 Telle quelle, mon interprétation risque de paraître dépourvue de toute justification. Il convient donc d'entreprendre de la démontrer. Procédons par l'absurde.
- 22 Si la théorie de Benveniste visait spécifiquement et exclusivement le français, elle constituerait un échec à peu près total. En effet, elle n'est exacte que pour le français moderne, disons — sans entrer dans le détail d'une chronologie très difficile à établir avec rigueur¹¹ — le français à partir des années 50. Il suffit de remonter dans le temps d'une cinquantaine d'années, à plus forte raison d'une centaine, pour constater qu'elle est fondamentalement inexacte. Je prends comme exemple le point le plus spectaculaire :

l'incompatibilité entre l'aoriste et les deux premières personnes. Elle est vérifiée en français contemporain — et les contre-exemples qu'on trouve sans difficulté excessive (quoique de façon statistiquement insignifiante) peuvent, un par un, être justifiés et expliqués. Mais ouvrez par exemple Balzac : vous allez trouver de façon continue des exemples de passé simple à la 1^{ère} et à la 2^{ème} personne. Je pense notamment à la première partie du *Lys dans la vallée*, constituée des souvenirs d'enfance du narrateur : ils sont rapportés de façon continue à la première personne de l'aoriste.

23 Comment expliquer cette inaptitude apparente de la théorie de Benveniste ? Je ne vois que trois possibilités :

1. La distinction des deux plans de l'histoire et du discours vaut exclusivement pour le français contemporain ;
2. La distinction prétend avoir une portée générale. Mais elle n'atteint aucunement cette portée : un état de langue très proche du français contemporain — celui du français des années 1830 — fournit à tout instant des contre-exemples éclatants.
3. La distinction a une portée générale, voire universelle. Ce qui varie de langue à langue, voire d'état de langue à état de langue, c'est la distribution des formes temporelles du verbe — ou de ce qui en tient lieu — entre les deux registres.

24 On a inévitablement compris que la troisième solution est la seule acceptable. La première est d'une totale incohérence : comment pourrait-il se faire qu'une distinction fondée sur des vues aussi générales — qu'on se reporte aux définitions du *discours* et de l'*histoire* — ne fût valide que pour une langue unique, et même un état unique de cette langue ? La seconde solution aurait pour effet immédiat de disqualifier d'emblée la théorie : valide pour un état de langue, elle ne le serait même pas pour un état antérieur de la même langue ! C'est donc la troisième solution qui est à retenir. Les formes temporelles du verbe se répartissent de façon variable entre les deux registres universellement pertinents de l'histoire et du discours. Pour prendre comme unique exemple celui du français du XIX^{ème} siècle, il était caractérisé par l'ambivalence de l'aoriste, à la fois temps de l'histoire et temps du discours. A vrai dire cette ambivalence n'a rien d'étonnant : elle s'observe en français contemporain pour l'imparfait. L'exclusion de l'aoriste du registre du discours s'est faite de façon à la fois progressive et relativement rapide à la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècles, non sans laisser quelques séquelles dans la langue contemporaine.

25 Ainsi, contrairement aux apparences, la distinction de l'*histoire* et du *discours*, bien loin de n'être valide que pour le français, a une portée universelle. La seule objection qui reste susceptible d'être opposée à cette interprétation est celle de l'existence éventuelle de langues sans verbe : elles sembleraient à première vue peu susceptibles de s'accommoder d'une distinction fondée pour une large part sur l'opposition de formes verbales... Là encore, même si ce n'est que de façon implicite, Benveniste fournit lui-même la réponse à cette objection apparemment sans faille. On se souvient en effet qu'il aborde à différentes reprises le problème de l'opposition verbo-nominale, notamment dans l'illustre article sur « La phrase nominale »¹² (1950-1966, p. 151-167) : dans ce travail se fait jour l'idée que l'opposition des deux classes du verbe et du nom, non susceptible d'être fixée de quelque façon, n'a aucun caractère de nécessité universelle. Reste cependant « la fonction verbale », qui peut être « en une certaine mesure indépendante de la forme verbale » (1966, p. 154). C'est précisément en ce point que s'insère la possibilité, même pour les éventuelles langues sans verbe, d'être affectées par l'opposition du *discours* et de l'*histoire*.

BIBLIOGRAPHIE

Comme on l'aura remarqué au cours de la lecture, les références originelles des articles de Benveniste réunis dans les deux volumes successifs des *Problèmes de linguistique générale* ont été exhaustivement identifiées dans les notes. On ne répètera pas ici ces indications.

BENVENISTE, Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard. Un vol. de 356 pages.

BENVENISTE, É., 1974, *Problèmes de linguistique générale II*. Paris, Gallimard. Un vol. de 290 pages.

CERVONI, Jean, 1987, *L'énonciation*, Paris, PUF. Un vol. de 128 pages.

GENETTE, Gérard, 1966, « Frontières du récit », *Communications* n° 8, p. 152-163.

GREIMAS, Algirdas-Julien, 1962-1963, « La linguistique statistique [et non *statique*, comme il est indiqué par erreur sur la page de titre] et la linguistique structurale », *Le français moderne*, t. XXX, n° 4, octobre 1962, p. 241-254 et t. XXXI, n° 1, janvier 1963, p. 55-68.

WEINRICH, Harald, 1973, *Le temps : le récit et le commentaire*, Paris, Le Seuil, collection Poétique. Un vol. de 334 pages.

YVON, Henri, 1963, « Le passé simple est-il sorti d'usage ? », *Le français moderne*, XXXI, n° 3, juillet, p. 161-176.

NOTES

1. L'article a été originellement publié dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, t. LIV, fasc. 1, p. 69-82.

2. Le responsable — on remarquera que je ne dis pas le coupable — de cette substitution semble bien être pour une large part Gérard Genette. Dans «Les frontières du récit» (qui, datant de novembre 1966, est de très peu postérieur à la publication en volume de l'article de Benveniste — qui date de mars), il assimile sans barguigner *récit* et *histoire*: «Ce partage correspond à peu près à la distinction proposée naguère par Émile Benveniste entre *récit* (ou *histoire*) et *discours*» (p. 159). Sous réserve d'examen exhaustif, il semble bien que Benveniste lui-même ne procède jamais à cette assimilation de l'*histoire* et du *récit*. *Récit*, qu'il emploie de loin en loin, apparaît explicitement dans la définition de «l'énonciation *historique*» (1959-1966, p. 238-239), dans des conditions telles qu'il est impossible d'admettre que pour lui les deux notions se confondent: «L'énonciation *historique*, aujourd'hui réservée à la langue écrite, caractérise le récit des événements du passé».

3. Précisément 6, si on se fie à l'enquête publiée, en juillet 1963, par Henri Yvon, sous le titre «Le passé simple est-il sorti d'usage?», dans *Le français moderne*, XXXI, 3, p. 161-176. A côté de ces 6 passés simples ne figurent pas moins de ... 1580 passés composés!

4. Première référence de l'article: *Journal de psychologie normale et pathologique*, juillet-septembre 1958, p. 257-265.

5. Il s'agit de l'illustre article sur «L'appareil formel de l'énonciation», publié originellement dans *Langages*, mars 1970, n° 17, p. 12-18.

6. Il s'agit ici de l'article «Structure des relations d'auxiliarité», *Acta linguistica Hafnensia*, vol. V, 1965, n° 1, p. 1-15.

7. Il s'agit de l'article «La philosophie analytique et le langage», *Les Etudes philosophiques*, n° 1, janvier-mars 1963, p. 3-11.
 8. Aux curieux d'histoire, je signale le remarquable article de Greimas «La linguistique statistique et la linguistique structurale», *Le français moderne*, 1962, t. XXX, n° 4, p. 241-154 et 1963, t. XXXI, n° 1, p. 55-68.
 9. Il s'agit de l'article identifié par la note 6.
 10. Avec un perfectif, *encore* ne peut marquer la continuation du procès — par définition achevé — mais sa répétition: *il sortit encore*.
 11. Par définition, l'archaïsme est à tout instant possible. Et il n'est que trop facile de trouver dans le français le plus contemporain des exemples qui ne dépareraient pas un siècle plus tôt. L'article d'Yvon (1963, voir note 3) donne des exemples intéressants sur le problème.
 12. Première référence: *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, XLVI, 1950, fasc. 1, p. 19-36.
-

RÉSUMÉS

L'article de Benveniste qui pose la distinction entre les deux registres d'énonciation de *l'histoire* (souvent rebaptisée récit, non sans quelques conséquences fâcheuses) et du *discours* est l'un de ceux qui ont suscité le plus de commentaires et de critiques. Par le caractère absolument tranchant de la distinction - tout ce qui n'est pas discours est histoire, et inversement - il se prête effectivement à des interrogations. Le but de l'auteur est de répondre notamment à trois questions :

- 1) Comment Benveniste conçoit-il le « présent historique », contre-exemple traditionnel des opposants à la distinction de l'histoire et du discours ? La réponse tient dans la notion, à vrai dire implicite chez Benveniste, de « métaphore énonciative ».
- 2) Qu'en est-il au juste du statut aspectuel de l'aoriste, forme *simple* qui, à ce titre, relève en principe du non accompli, alors que beaucoup de ses emplois semblent relever de l'accompli ? Il faut ici, pour expliquer les effets de sens d'accompli, faire intervenir deux autres couples aspectuels (limitativité/non limitativité, perfectivité/imperfectivité).
- 3) La distinction des deux registres est-elle valable simplement pour le français contemporain ? Ou a-t-elle une portée universelle ? Il convient ici de se garder de confondre l'opposition elle-même avec les phénomènes morphologiques, nécessairement divers, auxquels elle donne lieu selon les langues et même les états successifs d'une même langue.